

L'EMPREINTE : UNE TRILOGIE

mes yeux trop bleus

Marie Cliche



Cette nouvelle édition a été préparée par iF :: créativité collaborative

Révision : **Pierre-Yves Villeneuve**

Correction du texte de couverture : **Elodie Faure**

Images de couverture : **Odile Joron**

Direction de création : **Nathalie Houde**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN PAPIER: 978-2-9817563-4-3

ISBN EPUB: 978-2-9817563-5-0

© Tous droits réservés, Marie Cliche, 2018

Dépôt légal — 2018

Mes yeux trop bleus

L'empreinte: une trilogie

Mon père vu de la lune

Ma mère est un cactus

Mes yeux trop bleus

Marie Cliche

Mes yeux trop bleus

L'empreinte : une trilogie

1

... ce dernier souffle qui tarde...
Et ce voile dans mes yeux.
Je ne perçois plus que la lumière.
La vie n'est que lumière.
La mort n'est que lumière.
Je devrais être en paix.
Pourtant, j'ai peur. La peur... est-ce là la dernière chose
qu'un homme ait à vivre ?

Je... je glisse... dérive dans le néant. Tout s'éteint.
Non, pas encore. Un vent m'emporte, charrie ma frayeur
dans la nuit.

Mais... où sont les étoiles ?

Bourrasque dans les ténèbres.
Le vent me lâche.
Je tombe.
Tombe...
Je veux mourir là !
Avant le fracas.
Il sera terrible.

Ma chute ralentit.

Elle me dépose dans un antre obscur,
Où je ne suis qu'effroi.

Je m'agite, colle à la paroi qui m'entoure.
Là ! Je le reconnais. C'est son ventre, le ventre de ma
mère.

Je ne suis rien... que conscience frémissante.
Son ventre la contient. Me donne un premier corps.
Je me fonds à son giron chaud. Il vibre de gongs sourds,
réguliers.

Je m'accroche à ses coups de cœur apaisants.
Si apaisants.
J'y suis né... à jamais.

Je prends chair.
Grossis.
Grossis dans une quiétude infinie, content de mon éter-
nité.

À force d'éternité, ma chair comble maintenant son
ventre.

Au lieu de faire de plus en plus corps avec lui, mon poids
m'entraîne vers le bas.

Je crains la rupture des cœurs.
M'agrippe à ses parois qui ne font rien pour me retenir.
Elles me poussent.
S'arrêtent.
Me poussent encore dans un étroit passage qui me broie.
Et m'éjectent.

On me tient par les pieds, me claque.
J'ai si peur que je retiens mon souffle.
On me claque encore.
Je cherche le ventre de ma mère.

Dans cette humeur blanchâtre peuplée d'ombres agitées,
j'ai froid.

On s'inquiète. Me dépose sur un corps chaud et humide.
Je reconnais enfin l'odeur de son ventre.

Rassuré, je crachote... expire mon premier souffle en
silence.

Il fait si lourd dans tout cet air que je peine à bouger.
Sous moi, le ventre respire.
J'essaie d'y retourner, de m'y enfoncer.
Il refuse de s'ouvrir, me prive de son monde sûr.
Il m'échappe.

Hors de lui, je n'ai aucune prise.
J'ouvre grand pour l'avaler. J'ouvre plus grand encore
pour l'engloutir.

On me déplace.

Un téton surgit sur ma langue. Sa chair remplit ma
bouche.

Je lèche, aspire, tête furieusement. Et un petit lait chaud
se met à couler en moi.

Mon ventre m'est revenu.

Autour de moi, des va-et-vient remuent une humeur
trouble. On craint. Non pas le silence de mon premier
souffle, mais mon œil. D'un bleu clair, plus limpide que l'air,
il détonne avec celui des miens dont le regard tient de la suie.
On n'a encore jamais vu un si clair azur illuminer l'œil d'un
naissant. Seuls le Ciel, créateur de toute chose, et le loup nou-
veau-né arborent cette pâleur bleutée.

Qui suis-je ?

Demi-dieu, ou demi-loup ?

Ma mère me serre contre son corps chaud. Ses longs cheveux me couvrent. Je me fonds à son ventre sûr. Me confonds à elle.

Mon père approche.

Ma mère se raidit.

Il me prend, soulève ce premier fils tant attendu qui assurera sa lignée, portera son nom. Proclame qu'il fera de moi un Rodoric.

Il me tient à bout de bras, le temps que sa fierté mâle vienne buter contre le clair azur de mes yeux.

Une flèche à sa grandeur, le bâtard que je suis.

Sa poigne se durcit. Il va me briser. Plutôt, il me rejette dans les bras de ma mère.

Ma mère n'est plus là. Des bras raides me tiennent contre un ventre de pierre. Elle a déserté son corps. Elle m'a échappé.

Encore.

De nouveau le vide, de nouveau l'effroi.

J'ai peur.

La peur pour prémisse à la vie, la peur pour prémisse à la mort.

Moi qui croyais mourir, je renaiss.

Je ne comprends pas.

Par quelle magie ?

Pourquoi ?

Pourquoi revivre alors que j'ignore pourquoi la vie ?

Surtout, pourquoi renaître mi-loup ou mi-dieu ? Recommencer ma vie de mi-homme, créature seule, sans pareil, sans pareil à qui me relier.

Pourquoi me jeter encore parmi des hommes pour qui toute différence est à craindre ? D'une différence, on peut tout attendre, le pire comme le meilleur. Mais c'est toujours au pire auquel les hommes s'attendent.

La vie est si rude.

Je ne veux pas revivre.

Je voudrais tuer la vie.

Dans les bras de ma mère absente, seule la chaleur de l'âtre me réchauffe.

Rodoric lance une bûche contre le mur.

— TOI, femme ! TOI et ta peau claire de lune. J'aurais dû me méfier. Ta beauté couve le malin. Toi seule a pu fabriquer ce bâtard.

Il la frappe. Le coup m'atteint à travers son corps vide.

— Ta créature ne portera jamais mon nom.

Il crache sur nous et disparaît.

Entre ses bras raides et son ventre dur, j'ai peur. Peur de ce qui m'attend. Ma vie de... Mais... Je... je ne sais pas... ne sais plus...

J'ai dormi.

Sur ma paillasse, on m'a couvert d'une pelisse.

— ICI, FEMME !

Cette voix... cette fureur. J'ai échoué dans la fureur.

Je ne sais plus ce qui m'attend. Je sais seulement que je renaissais. J'ai perdu tout souvenir de ma vie. N'en ai gardé que ma conscience d'homme, et mon impuissance.

2

Là, sous la porte, la lumière affleure le monde. Dehors, il fera jour. Bien. Dans notre hutte, il fait toujours nuit.

Ma mère se glisse hors de la couche de mon père. Se couvre d'une pelisse, attrape lame et besace en silence et vient vers moi. Elle me prend sur son dos et nous quittons la nuit.

Enfoui sous ses cheveux, je m'agrippe à son corps tendu. Elle va à travers les huttes à grands pas, évite la place au bûcher de peur d'y rencontrer quelques matinaux et débouche sur le flanc de la vallée qui se répand sous nos yeux dans la paix d'un soleil encore levant. Et le dos de ma mère se détend. Me reçoit.

Elle remonte lentement le coteau broussailleux en quête d'herbes dont elle fera soupes et potions. Se penche, arrache quelque plant, se relève, se penche encore. Son va-et-vient me berce, me rassure sur le monde qui s'agite sans cesse autour de moi.

Elle parcourt le coteau jusqu'à son sommet où règne la forêt. Et le redescend pour traverser la rivière qui coule mollement au fond de la vallée. Sous un soleil de plus en plus dardant, elle butine toute cette nature qui la rend à elle-même. Qui me la rend. Nulle part ailleurs je la sens aussi bien.

Elle grimpe l'autre flanc, plus raide. Elle a chaud. Dans sa moiteur, je hume l'odeur de son lait mêlée aux effluves d'herbes qui émanent de sa besace. L'odeur de la vie. De la vie quand elle est bonne.

Le dos de ma mère se raidit. Nous rentrons.

La journée est avancée. Le clan s'affaire ici et là à travers les huttes qui se dressent au bord de la rivière. On écope

les barques, rassemble les chèvres, charrie du bois, plante le maïs...

Nous traversons la place. Sur notre passage, on fait silence. Me vise d'un air inquiet.

Un homme s'approche pour me voir de plus près. Vérifie la couleur de mes yeux. Vont-ils conserver cette douceur azurée qui donne envie de s'élever et me rendre divin ? Ou virer au jaune, tels ceux des loups et me rendre malin ?

Tous ces yeux noirs sur moi m'effraient. Je voudrais retourner dans le ventre de ma mère. Comment échapper au regard des autres ?

— Retourne à ton clan, femme à peau de lune. Le pire est à craindre de ton rejeton.

Ma mère presse le pas, court s'enfermer dans notre hutte pour mieux me protéger de cette humeur sombre qui pèse sur le clan. Contrairement aux autres, elle ne craint nullement ma différence, mais se sent incapable de contrer la noirceur de tous ces regards.

La hutte est vide. Rodoric est sorti. Ma mère soupire.

Une fois lame et besace déposées, elle rallume le feu et met des herbes à chauffer dans la marmite. Je sais ce qui m'attend.

Elle s'assied près de l'âtre et m'installe au creux de son giron. Elle nous berce. Doucement. Souffle à mon oreille des mots qui l'enchantent.

— Mon petit homme... mon petit homme... mon homme...

Entre le ressentiment de Rodoric et la méfiance du clan, je suis son seul ravissement.

Et elle, le mien.

Près du feu, mon père aiguise ses lames. Il nous tourne le dos. Bien.

Assise sur sa couche, ma mère me donne le sein. Au chaud sous son épaisse tignasse, je tète un lait qui nous unit dans une geôle amoureuse. Je me confonds à elle. Plus encore. Je suis elle.

L'amour m'anéantit.

Un bruit sec, menaçant. Ma mère sursaute, se raidit. C'est Rodoric. Il a lancé une lame à ses pieds. Déjà, je la sens glisser hors de son corps en m'abandonnant aux os de ses bras. Déjà, ses gongs ont disparu.

Encore ce vide affolant. Est-ce qu'elle me reviendra ?

Je m'agrippe à son corps mort.

Mon père éclate de rire. Il approche, attrape la lame et quitte la hutte.

Ma mère réapparaît.

Soulagé, je m'accroche à ses coups de cœur revenus. Mais soudain, la colère me saisit.

Je suis furieux contre elle. Toujours, elle me jette dans ce vide terrifiant. Suffit que mon père râle ou s'approche de nous pour que ma mère m'échappe.

Je hurle de colère. Mords son téton qui pourtant cherche à me réconcilier. Le recrache. Le reprends pour le malmener jusqu'à ce qu'une giclée de lait vienne à bout de ma furie et ravive mon amour.

Je ne suis qu'un petit éperdu. Ne suis qu'émoi, vais entre l'amour, la haine et la peur.

*

Au fond de la hutte, une araignée.

Entre les fuites de ma mère, la fureur de mon père et la méfiance du clan, tout me happe. Un brin de paille, une pelisse, un gobelet, une chèvre, une roche, un poil, une bûche, un crapaud, le feu, la peau... Je vise tout, renifle tout, touche à tout, goûte à tout.

Je me traîne jusqu'à l'araignée. Elle s'arrête. Hésite à poursuivre dans mon ombre. Elle repart. Je l'attrape. Affolée, elle agite ses longues pattes. Je la vise avec une telle ardeur qu'il n'y a plus qu'elle et moi. Le monde a disparu.

L'araignée se débat. Je presse son corps entre mes doigts. Il est mou. Je la pose sur ma langue et la croque.

Elle n'a plus peur.

*

— Petit ! Viens, Petit !

Ma mère me mène sur la place.

Dehors me plaît tant. Il y a tant à découvrir.

J'arrive à trotter derrière elle maintenant. Furète partout, m'attarde sur tout, cherche à tout saisir de tout, des huttes, des bêtes, de la rivière, de la terre, du ciel...

Je cours vers le bûcher qui se dresse au milieu de la place. Tâte les troncs qu'on fera brûler ce soir.

— Petit ? Viens ici, Petit. Reste avec moi.

Je m'élanche vers ma mère. Une chèvre bêle. Je repars vers le troupeau gardé par le Bossu.

— ICI, Petit !

Le Bossu se retourne et me vise. Je le regarde. Il s'effraie, recule à travers les bêtes chevrotantes.

Tous ont peur de moi. À cause de l'ardeur de mon regard. Ils croient avoir à faire à la pupille maligne d'un loup. Ces loups qui, à la nuit tombée, hurlent dans la vallée. Seule ma mère aime s'égarer dans le bleu étonnant de mes yeux.

*

Nous quittons le troupeau de chèvres chargés d'outres de lait pour en faire du fromage.

Au milieu de la place, Rodoric ordonne à des hommes d'ériger le bûcher pour la nuit. Ma mère m'attrape et me tire derrière elle.

En passant près du bûcher, j'aperçois une chenille sur une roche couverte de suie. Elle y laisse de petites traces. C'est beau. J'abandonne ma mère pour la regarder.

Un silence soudain s'abat autour de moi. Je me relève. Ce sont les hommes. Ils se sont tus et me visent d'un air méfiant.

Rodoric se retourne.

— Quoi?! Qu'est-ce qu'il y a?

Nul ne bronche. Plus loin, le corps vide de ma mère.

— Quoi? LUI? Mais qu'est-ce que vous avez à regarder ce bâtard? Vous avez encore peur de lui? De ce gaillon?

— Ben... que tu le veuilles ou non, répond l'Ancien, ce petit ne regarde pas avec des yeux d'homme. Moi, je redoute cette créature.

— Ce... ce verron?

— Parle pour toi, Rodoric, ajoute un des hommes

— Oui, parle pour toi, dit un autre.

— Moi, j'attends de voir la tournure qu'il prendra, répond un jeune. Ma mère pense qu'il s'en tiendra au bleu.

— Moi aussi, je préfère attendre, dit l'Ancien. Mais, de toute façon, ce gaillon, comme tu dis, ce sera sûrement une créature de pouvoir. Qu'il s'avère mi-loup ou mi-dieu, il sera toujours plus grand que nature.

Furieux, Rodoric jette un vilain regard au vieil homme, crache à mes pieds et disparaît entre les huttes. Je ne comprends pas. Je suis si petit. Si petit et déjà je pèse plus lourd sur le clan que mon père, leur chef. Je retourne à ma mère. J'espère qu'elle sera là. J'aimerais tant peser sur elle plus que mon père.

*

La hutte sent bon. Comme toujours quand ma mère prépare la soupe. Près de la marmite, je me remplis de ce fumet. Tout ce qui vient de ma mère sent bon.

— Tiens, Petit, brasse la marmite pendant que je vais chercher des herbes.

Comme j'attrape le bâton, Rodoric surgit dans la hutte chargé d'une bête égorgée qu'il lance à mes pieds.

Je cours m'accrocher aux jambes de ma mère qui déjà se dissout. Et fixe mon père.

— Regarde.

Je le vise toujours.

— REGARDE!

Je jette un coup d'œil à la bête et reviens aussitôt sur lui. Je n'ai d'autre choix que de le fixer. Le garder dans ma mire me rassure. C'est ma meilleure parade pour contrer sa fureur.

— Tu as entendu les loups cette nuit ? Leurs hurlements ? Toute une meute. Toute une meute qui hurlait à la mort. REGARDE !

J'entends encore leurs cris affolants qui hantent la vallée presque toutes les nuits. Mais reste sur mon père.

— Un loup, c'est ça ! Toi, tu n'es rien. Rien d'autre qu'un petit gaillon. Vise ces crocs.

Les yeux de mon père me dardent vilainement, comme d'un malheur à venir.

— Et toi, hein ? Allez, montre-moi tes crocs.

Je ne bronche pas.

— Cesse de me viser comme ça.

Je le fixe toujours.

— Tu sais ce que c'est un loup ? Un loup, c'est une bête maléfique. MALÉFIQUE ! Tu entends ? Le loup engendre le mal. Le loup engendre toujours le mal. Et quand il hurle, c'est pour appeler le malin.

Il éclate de rire.

Je continue à le viser, livré à ses pupilles noires qui gravent en moi ses mots malicieux... « le loup engendre le mal ». Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire, mais ils me font peur. Si peur que j'y crois. J'y crois si fort qu'ils anéantissent ceux que ma mère murmure souvent à mon oreille.

— Toi ? Toi, tu n'es rien. Ni un dieu, ni un malin. Là ! Jette-moi un sort. Tout de suite ! Jette-moi un sort si tu en es capable.

Je n'entends plus que ses mots effrayants... « engendre le mal... le loup engendre le mal... »

— J'attends.

... le loup engendre le mal...

— Alors, tu ne fais rien ? Si tu ne fais rien, c'est parce que tu n'es rien, juste un petit incapable. Tu n'es qu'un larvon. Tu ne me fais pas peur.

En se retournant, il échappe un rire satisfait et se rend à la barrique d'eau pour y plonger sa grosse tête poilue. Il se relève en s'ébrouant et lave le sang de ses mains épaisses. L'eau goutte de ses poils qui se mêlent à ceux de sa pelisse. Je le confonds à la bête morte qui le couvre. Ne sais plus très bien s'il est homme ou bête.

Il me revient, l'œil mauvais. Dans mon dos, le corps de ma mère reste vide.

— J'attends.

J'ignore ce qu'il veut, ce qu'il attend de moi.

— Toi, le loup, le petit malin, va, jette-moi un sort.

Je voudrais lui obéir. Crains qu'il ne frappe ma mère si je ne fais rien.

Les hommes du clan ont peur de moi, certains me disent loup, d'autres divins. Mais moi, je ne sais pas, ne comprends rien aux affaires des grands. Entre le petit homme de ma mère, le grailon de mon père et les craintes du clan, je tremble. Je voudrais fuir là où ma mère a disparu. Je ne veux pas de la vie.

— Tu vois bien que tu n'es rien. Et cesse de me viser comme ça.

Je suis incapable de détourner les yeux.

— Va-t'en !

Je reste sur lui.

— Va-t'en ou bien...

Il lève la main, prêt à me frapper. Mais il se retient. Renverse plutôt la barrique d'eau et quitte la hutte.

C'est la première fois qu'il me menace. S'il maltraite ma mère, jamais il ne me touche. Il n'ose pas. Là, il a levé le bras

sur moi. La prochaine fois peut-être que... Mais peut-être pas. Quand il tenait sa main bien haut, j'ai senti une part de lui qui fléchissait. Aussi nettement que je sens ma mère glisser hors de son corps quand il l'approche. Je le trouble peut-être plus qu'il ne pense.

*

Il fait si froid que l'âtre ne suffit pas à nous réchauffer. L'hiver n'en finit plus, rend la vie encore plus rude qu'elle ne l'est déjà.

On frappe à la porte.

— Rodoric ?

Ma mère va ouvrir. Un vent glacial s'engouffre dans la hutte avec l'Ancien et deux hommes, un jeune suivi d'un grand. Ils me jettent un coup d'œil et se tassent dans un coin.

La matinée est avancée, mais Rodoric dort encore. Comme toujours quand il se soule. Ce qu'il a fait hier soir en rentrant de la chasse les mains vides. Il a dévoré tout le fromage, avalé trois outres d'eau de ferment et bourré ma mère avant de tomber endormi sur sa paille. Il se soulève en grognant.

— Quoi... qui... ?

— C'est moi, l'Ancien. Il faut... il faut que tu viennes. À cause de son père. Il est enragé. Encore une fois, on ne sait pas pourquoi. Il a éparpillé les chèvres dans la vallée. Le Bossu a essayé de l'arrêter, mais il l'a menacé de sa lame. Même son fils ne peut l'approcher. Il fait peur, Rodoric. On dirait une tête mêlée. Il faut que tu viennes sinon il va finir par tuer quelqu'un.

— Tuez-le avant.

— Mais... fait le fils.

— Laissez-moi tranquille. Faites ce que vous voulez. Vous êtes des hommes, non ?

Il se recouche.

— Mais... c'est toi le chef, lance le grand. C'est à toi de voir aux affaires du clan. Déjà que...

— Quoi ?

— ...

— DÉJÀ QUE QUOI ?

Il se relève. Le fils s'avance, craintif.

— Le clan va mal.

— Comment ? crache mon père.

L'Ancien lève la main pour le calmer.

— Écoute, Rodoric, tu passes tout ton temps à la chasse avec les hommes. Le clan en pâtit.

— Je cherche du gibier, l'Ancien. Tu trouves qu'on a assez à manger, toi ?

— Non, on a tous faim depuis...

— C'est ma faute si le gibier a fui la forêt ?

— Non, mais... y a pas que ça...

— Quoi encore ?

— Ben... les barques, le maïs.

— Le maïs ?

— Oui, le maïs. Il a encore pourri sur les fonds de la vallée, cette année. Tu le sais bien. On n'a presque rien récolté. Qu'une poignée d'épis à distribuer à chacun.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse si le maïs est malade ? C'est l'affaire de l'Herboriste.

— L'Herboriste ? Il a tout essayé, il ne sait plus quoi faire. Tu dois trouver une solution. À ça, et aux sursauts de la rivière, aussi. Au printemps dernier, la crue des eaux a emporté la moitié de nos barques.

— Tu n'as qu'à les fabriquer toi-même.

— Moi ? Mais... je suis trop vieux... J'ai mal aux os et je n'y vois presque plus. Tu dois donner l'ordre aux hommes, Rodoric. Et... et il y a les jeunes aussi. Ils n'en font qu'à leur tête, ils se sont mis à l'eau de ferment. Ils se chamaillent tout le temps, criaillent tard dans la nuit, parfois jusqu'à l'aube. Ils ont mis le feu à la réserve de bois.

— C'est à leurs pères d'y voir.

— Justement, tu les amènes en forêt, leurs pères. Ils ne sont jamais là.

— Quoi! ? Tu voudrais que je reste ici avec ma femme et son verron pour traire les chèvres et tresser les feuilles de maïs ?

— Non, mais... tu dois faire quelque chose. Tu... Il me jette un coup d'œil.

— Tu négliges les affaires du clan.

— Es-tu de... !

Le grand s'avance devant l'Ancien.

— Moi, je pense.

— Tu penses quoi, toi ?

— C'est à cause de... de lui.

Il me désigne d'un signe de tête, n'ose me regarder.

— Nos malheurs ont commencé avec lui. Depuis quand délaisses-tu les affaires du clan, Rodoric ? Depuis quand le gibier se fait rare ? Même toi, le meilleur des chasseurs, tu n'arrives pas à nourrir ton clan. Des disettes, on en a connues, mais jamais d'aussi longues. Et son père... il a attrapé une tête mêlée. C'est lui. Il l'a ensorcelé.

Les trois hommes se tournent vers moi. Accroupi entre les jambes de ma mère, je me sens lourd. Lourd de leur regard accusateur d'une faute obscure qui me plombe les entrailles. Sûrement une faute qui engendre le mal. Je ne saurais dire pourquoi, mais je sens qu'elle augure de toute ma vie. Est-ce que la vie peut se tromper ?

— Toi, l'Ancien, tu penses comme lui ?

— Je ne sais pas, Rodoric, je ne sais pas.

— Et les autres ?

— Ben... ils ont peur.

— DEHORS !

*

Mon père ronfle à faire trembler le monde. Hier soir, il s'est couché trop soûl pour bourrer sa femme.

Ma mère se déplace vite et sans bruit. Ramasse le tas de viscères près de l'âtre et me couvre d'une pelisse pour me mener à la place. Elle craint d'avoir à subir les coups de butoir de mon père à son réveil. Toujours, elle ferme les yeux et serre les dents quand il la prend. Je ne peux rien, alors. Rien.

— Viens, Petit, viens, qu'elle me chuchote.

Nous quittons la hutte en douce. À la tension menaçante de mon père, elle préfère les regards suspicieux du clan. Moi aussi.

Ma mère ignore les deux femmes, plus loin sur la place, occupées à tanner des peaux de renard. Elle s'installe près du bûcher pour tresser les viscères. Je fais comme elle, les ignore aussi. Je n'en ai plus que pour le soleil qui enjolie la vallée, illumine la rivière, la vie. Hors de la hutte, je vis.

Des cris de plaisir éclatent près de l'eau.

Des petits. Toute une marmaille de petits comme moi. Ils me font envie. Si envie. Mais ma mère me défend de les rejoindre.

Je ne comprends pas.

Les voilà qui remontent le coteau. J'oublie l'interdit et mélange derrière eux. Ma mère me rattrape aussitôt pour me ramener près d'elle. Me donne à mâcher un bout de viscère et retourne à sa besogne.

Je ne comprends pas.

La marmaille revient. Les petits dévalent le flanc de la vallée en criant et riant à tout vent. Je veux courir avec eux, crier avec eux, rire avec eux, être avec eux. Je veux faire partie de ce monde à ma hauteur.

Ils trottent maintenant vers la rivière.

Je n'en peux plus. Mélange de nouveau derrière eux. Mais en me voyant venir, ils s'affolent et remontent le coteau.

Je ne comprends pas.

Ils grimpent vite.

Je cours plus vite encore.

Eux aussi.

Je m'arrête.

Ils s'arrêtent.

Je ne bouge plus.

Eux non plus.

Ils attendent.

Voyant que je ne les suis plus, ils se dirigent vers le troupeau de chèvres.

Le plus grand tente d'attraper les pis d'une biquette. Les autres s'y mettent aussi. Bêlements et cris de joie résonnent partout dans la vallée.

Je m'approche doucement.

— LE LOUP ! lance le plus grand.

Toute la bande se retourne.

Effrayé, je regarde derrière moi. Rien. Aucun loup en vue. Je reviens sur les petits qui me visent, terrifiés.

Je me mets à trembler.

Je ferme les yeux, et là, tapie au creux de mes entrailles, j'aperçois la bête. Le loup, c'est moi.

Soudain jaillit de mon corps un hurlement impossible à refouler qui saisit le monde.

— AHOUOYOU !

Puis, le silence. Un silence qui étouffe la vallée toute entière.

J'ai peur. Peur de moi, du malin qui se terre dans mon ventre.

Fuir. Vite, fuir vers la rivière là-bas, vers la lumière qui fait briller la vie sur son dos.

Je cours, indifférent au reste du monde encore figé autour de moi. J'entre dans l'eau tout essoufflé et m'assois sur mes talons.

L'eau m'enveloppe à mi-corps, me porte, m'allège... lave mon tourment... petit à petit... Je voudrais rester dans cette douceur à jamais.

Ma mère me rejoint tout affolée pour m'arracher aux soins de l'eau.

Fâchée, elle crache des mots que je n'écoute pas, tout à cette onde de douceur qui me déserte trop vite.

Elle veut me ramener sur la place, là où on m'interdit toute compagnie, où on m'écrase de regards inquiets. Je refuse de la suivre et retourne dans l'eau. Elle me reprend. Je me débats. Elle me tient fermement. Je m'agite encore plus. Écume de rage. Ma mère ne m'a jamais vu dans un tel état. Me lâche.

Je recule de quelques pas. Ne suis plus que haine.

Troublée, ma mère me fixe en silence.

Au bout d'un moment, elle tente quelques mots.

— Tout doux, Petit... Là... Tout doux...

Entendre sa voix, tout à coup, me saisit.

Peu à peu, je reviens à la vallée... à elle... à moi... à nous.

Elle s'approche, s'accroupit en soufflant sur mon front un vent triste.

Je reste là, à la retrouver.

Elle me tend une mèche de cheveux.

Je la hume, me remplis de son odeur.

Elle se relève.

Un sourire fleurit sur mes lèvres. Je sais ce qui m'attend.

Accroché à ma laisse maternelle, je trotte de plaisir derrière elle sur le coteau.

Les longs cheveux de ma mère... ils me sauvent. Quand j'y suis attelé, alors seulement, je crois à ses mots qu'elle murmure à mon oreille.

*

Il a plu toute la nuit. Le temps est cru. Sur la place, on prépare un feu. Ce soir, on y fera rôtir une chèvre. Une seule. Il faut ménager le troupeau.

Rodoric peine de plus en plus à trouver de quoi nourrir le clan. De ses expéditions, il en revient souvent avec une maigre carcasse, parfois même sans avoir pu traquer une

seule bête. À croire que le gibier a complètement déserté la forêt.

Le Bossu recueille le sang chaud qui fume de la bête égoragée. Deux femmes tendent leur outre, repartent avec leur part. Ma mère attend son tour.

Le vent se lève. Je tremble de froid. Vais me mettre à l'abri derrière un rang de peaux de castor tendues sur des pieux à tannage. Assis sur mes talons, je regarde un ver de terre se tortiller sur le sol.

J'entends parler. On vient.

— ... continue comme ça, le troupeau ne tiendra pas longtemps. Ah, ce maudit Petit!

C'est l'Herboriste et Cléris. Ils ignorent que je suis là, derrière les peaux tendues.

— Le Petit? Je ne suis pas certain, moi, Cléris. Je ne sais pas. Il faut attendre.

— Attendre? Jusque-là, j'espérais que le divin prenne le dessus sur le malin. Même si je redoute autant l'un que l'autre. Parce que l'un et l'autre dépassent l'entendement. Jusqu'ici, je craignais ses pouvoirs futurs, quand il serait grand. Mais là...

— Là...?

— Écoute, dans son corps de petit, il opère déjà d'instinct. En malin.

— Je ne sais pas... non, je ne sais pas.

— Je te le dis, moi, l'Herboriste. Si le Petit tarde à révéler sa vraie nature, c'est pour mieux faire pâtir le clan. Et comme il tient Rodoric en son pouvoir... Tu en connais, toi, un petit qui ose affronter son père? Avec des yeux aussi dardant et étranges? Plus il grandit, plus il lui brouille l'esprit. À force, Rodoric est de plus en plus brutal. Il a complètement perdu son flair de pisteur. Depuis qu'il est né, les malheurs s'acharnent sur le clan.

— Peut-être...

— Ce n'est pas tout. On dit qu'il n'hésite pas à ravir Mélie au désir de son homme pour boire à ses mamelles. Et elle? Il l'a sûrement ensorcelée pour l'empêcher de le sevrer. Téter

encore à son âge. Je te le dis, moi, son œil clair brasse du noir dans l'invisible. Il est encore plus malin que je ne pensais.

— On verra, on verra.

Derrière les peaux, je croule sous leurs mots de malheur qui parlent de moi. Des mots que je ne comprends pas, mais dont je ressens toute la charge. Des mots qui m'affolent, qui me donnent envie de hurler. Et mon envie de hurler m'affole encore plus.

— PETIT ?

Ma mère. Oui, ma mère.

L'appel a surpris les deux hommes, qui se tournent vers moi. Cléris blémit, vise l'Herboriste.

— Tu vois ce que je te disais ? Il opère d'instinct, dans l'invisible.

*

Le beau temps nous ramène sur le coteau. Il fait si bon dans cette chaleur douce qui apaise la vallée. À croire que la vie n'est que bonne.

Je suis ma mère qui remonte le flanc en quête d'herbes pour ses potions. Elle s'y connaît en potions. Tient son savoir de son père. C'était l'herboriste de son clan. Il lui arrive même d'en montrer au nôtre.

Tandis qu'elle remplit sa besace, je folâtre autour d'elle, renifle et triture chaque ingrédient qu'elle cueille. Et elle me transmet tout ce qu'elle en sait. Tant ma mère se tait dans la hutte, tant elle se raconte sur le coteau. Me parle des herbes, des hommes, de son clan, des malheurs et des bienfaits de la vie. Sa voix, ses mots coulent en moi comme son lait. Je voudrais lui dire combien elle m'enchantait. Mais j'ai si peu de mots encore.

Les mots, c'est l'espoir.

3

Ma mère traverse la place chargée d'une barrique d'eau. Je la suis, une outre pleine dans mes bras.

Près du bûcher, Cléris parle avec Rodoric occupé à façonner une lance. L'Ancien s'approche de lui. Hésite à lui parler.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— ...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Une chèvre. Je veux une chèvre. On a faim. On a tous faim.

Rodoric jette un œil mauvais autour de lui.

— Tu as faim ? Vous avez tous faim ? Et pourquoi ? Hein ? Pourquoi ?

— ...

— Parce que je suis incapable de nourrir le clan ? Je ne sais plus chasser ? Ni piéser ? Parce que ce larvon m'a jeté un sort ?

Furieux, il se jette sur le vieux qui tombe à genoux en se protégeant de ses bras.

Raide de peur, je regarde mon père s'acharner sur le vieil homme. Coups de poing, coups de pieds agitent sa pelisse. Sûr que le malin s'est emparé de lui, je vois tout à coup sa tête se faire loup, telle la bête qu'on augure à l'orée de mon œil clair et qui se tient tapie au creux de mes entrailles.

J'ai tout pour être loup. Dans mes veines coule le sang d'un père malin qui m'enseigne la façon de l'être.

Cléris vient enfin arracher le vieil homme aux coups de mon père.

Rodoric rugit. Clame sur toute la place.

— Le meilleur pisteur, c'est moi ! MOI, RODORIC ! Et si je ne rapporte rien de la chasse, c'est parce que les bêtes en ont décidé autrement. Elles font comme elles l'entendent, les bêtes. N'ont rien à faire de ce verrou. Ce petit bâtard à sa mère n'est RIEN ! Il ne possède aucun pouvoir, aucun ! Ni sur le gibier, et encore moins sur moi.

Mais, dans les yeux de tous, je vois bien que Rodoric se débat pour rien. Leur idée est faite, je suis un être de pouvoir, et mon pouvoir est assurément plus grand que le sien.

*

Les hommes sont partis depuis cinq jours. De bien mauvais augure.

Ma mère attise le feu. Soupire. Tendue, elle me prend sur ses genoux près du brasier pour souffler à mon oreille ses mots qui la rassurent.

— Mon petit homme, tu sais que tu es mon petit homme ?

Je ne sais plus. Dehors, le clan me dit loup. Mon père, lui, me montre à être malin, mais me dit graillon. Non, je ne sais pas.

Entouré des bras de ma mère, j'avale son lait chaud en reniflant à plein nez le musc aigret de ses seins. Je voudrais retourner dans son ventre.

J'entends du bruit. Ça vient de dehors. Des voix. Les hommes sont de retour.

La porte s'ouvre brusquement. C'est Rodoric. Bilieux, il peste contre le gibier qui a déserté la forêt. Les hommes ne rapportent rien de leur longue expédition, pas même un maigre lièvre.

Je délaisse les seins de ma mère pour fixer mon père.

Il m'ignore, vise Mélie. Il attrape une outre d'eau de ferrement accrochée au mur et en avale la moitié d'une traite. Il s'essuie du revers de son bras et revient à ma mère. Hésite entre l'outre et ses seins nus qui attisent son désir.

— Viens ici !

Ma mère redoute d'être prise par son homme quand il entre dans cet état. Raide sur son banc, elle ne bouge pas. Elle m'a déjà quitté. Ne reste plus que lui et moi.

Je m'agrippe au sein de ma mère. Ce qui attise la colère de mon père. Il grogne. Clame que c'est à son tour de boire à sa femme.

Il attrape brutalement ma mère qui échappe une plainte aiguë, brûlante. Son cri me fait mal. Je retourne entre ses jambes et vire sur mon père un regard de verglas.

Impressionné, il recule d'un pas. Mais pour vite se ressaisir. Furieux d'avoir fléchi devant moi, il lance l'outre sur le mur, me crache dessus, renverse bancs et table en hurlant que jamais ce gaillon ne passera avant lui sur sa femme. Le bruit a rameuté quelques curieux qui se pressent à l'entrée de la hutte. Rodoric se tourne vers eux.

— Ce petit n'est qu'un verrou accroché aux mamelles de sa mère maudite. Tout ce qu'il sait faire, c'est téter et me provoquer de son œil de glace.

Entre les jambes de ma mère, je tremble de peur. Du même effroi que celui qui m'étreignait quand j'ai abouti dans son ventre. Comme si, à l'orée de mon existence, je pressentais déjà ce qui arriverait. Cette fois, mon père n'hésite plus à m'attraper. Il me soulève de terre et, d'un geste vif et précis, m'éborgne de la pointe de sa lame avant de me jeter au pied de l'âtre.

Silence dans la hutte. Même le feu a cessé de crépiter.

— Relève-toi !

Je n'entends que sa fureur.

— Relève-toi tout de suite.

J'ignore où je suis, si je suis.

— Voyez ? Il ne se relève pas. Si tu possèdes quelque don, petit larvon, quelque pouvoir, ne serait-ce que l'ombre d'un quelconque empire sur moi ou sur la vie, va, relève-toi, et jette-moi un sort.

Inerte au pied des flammes, j'entends à peine son appel. Je gis, mais ne souffre pas. J'existe sans être. Respire doucement tandis que mon œil s'écoule de son orbite. Comme rien n'arrive, Rodoric éclate d'un long rire qui fait mal à entendre.

Il se tourne vers ma mère figée d'horreur. Soudain, il la tire brutalement contre lui en enfonçant sa lame dans son ventre. Comme elle s'écroule, il la repousse vers moi.

— Cette femme, c'est une bâtarde. Il faut l'empêcher d'enfanter un autre gaillon.

Ma mère vient s'affaler tout près, sa tête contre la mienne. Sous ses cheveux qui me couvrent, je sens son souffle sur ma joue.

Soudain, un mal sans nom me saisit, saisit non pas mon corps écorché, mais mon cœur. Mes gongs cognent en cadence avec ceux de ma mère. Chaque coup enfonce un pieu au plus profond de mon être amoureux. Maculé de sang, je rougeois de douleur devant les flammes. Je suis de braise.

Ma mère murmure : « Mon petit homme... mon... homme. »

Et son souffle s'éteint. Elle m'échappe. M'échappe une ultime fois. Tandis que nos sangs fusionnent sur le sol dans un même ruisselet, la mort impose son silence mystique.

Le néant s'engouffre en moi. Il avale mon cœur. Et avec lui, le petit homme de ma mère.

Je suis un loup. La bête qui engendre le mal. Par ma faute, mon père a tué ma mère.

Je tourne l'œil qui me reste sur mon père, le vise dans une torpeur de roc.

Près de la porte, les curieux s'agitent. S'étonnent de mon audace, de mon silence, aucune plainte, aucune larme. De si vilaines blessures devraient m'arracher des cris de douleur et m'enlever toute envie de braquer mon bourreau. Au contraire, je le fixe sans broncher.

— Quoi ? Tu veux que je t'arrache l'autre œil ?

Je le garde dans ma mire.

Cette fois, les curieux ne doutent plus de mes capacités. Elles sont autres et plus puissantes que celles d'un homme. Au lieu de détruire le mythe de l'enfant-pouvoir, le massacre de mon père n'a fait que le fortifier dans leur esprit.

Voyant cela, Rodoric peine à contenir sa rage. Un nuage de suie envahit la hutte.

Soudain, il m'arrache à ma mère pour me traîner sur la place. Près du bûcher, il me jette sur le sol.

— Attachez-le à la patte d'une chèvre. Fabriquez-lui une cache et si ce bâtard survit, donnez-lui à manger. Il voudra sûrement se venger. On verra bien alors s'il possède quelque pouvoir. Mais n'ayez crainte, il n'arrivera rien. Parce que ce gaillon n'est qu'une miette d'homme qui ne passera même pas la nuit. Au mieux, il vivra, mais ne saura que téter sa pitance et ramper sous ma botte. Vous verrez, le temps me donnera raison.

Ma torpeur étouffe ma haine, l'enferme dans mes ténèbres. Bien. Je ne pourrais la supporter.

Je gis au milieu de la place.

Autour de moi, on s'agite, construit une cache de peaux.

Une femme tresse un cordon de viscères.

Une autre se bat avec une chèvre qui refuse de la suivre en bêlant. Elle a choisi une bonne laitière, mais capricieuse et rétive. Entre deux ruades, elle tente de lui passer le cordon à la patte.

Enfin attachée, la biquette cesse de bêler et vient me renifler.

Son puissant musc caprin me remue. Je me retourne et elle plante sa langue pointue et rèche dans le creux de mon orbite vide pour nettoyer ma plaie. De douleur, je disparaïs.

J'entends bêler au loin. Les chevrottements de la chèvre qui me tirent d'un néant où j'aurais voulu me perdre à jamais.

J'ai mal. Mais j'ai encore plus soif. Furieusement soif de téter.

Je m'agrippe aux pis gorgés de lait qui pendent sous le ventre de ma biquette. Je les empoigne si fort qu'elle bondit

en me bourrant de coups de sabot et s'enfuit. Pas très loin car le cordon de viscères l'arrête brusquement. Elle tente de me traîner sur le sol. Mon poids la retient. Je tire sur les viscères mais elle se braque. Je tire encore. Elle s'entête. Alors je me roule sur le sol jusqu'à ce que le cordon nous ligote de près. Mais la chèvre refuse toujours de me laisser boire à ses pis. Je bataille ferme. Et elle renonce enfin. Couché sous ses mamelles chaudes, j'avale de longues goulées de lait aigre que je confonds déjà avec celui de ma mère.

*

Le bûcher des morts embrase la place.

C'est la coutume. Quand un homme meurt, on brûle son corps pour qu'il parte en fumée rejoindre son esprit qui scintille là-haut. Car c'est l'esprit des morts qui fabrique les étoiles. Ainsi, la nuit venue, ils peuvent se rappeler aux leurs. Rodoric me traîne jusqu'au bûcher, ma biquette rechignant sur mes talons.

— Regarde ! Regarde bien comment tu iras bientôt rejoindre ta bâtarde.

Inerte, je regarde brûler ma mère, cette branche sèche qui crépite dans la nuit.

*

Le jour s'infiltré entre les pans de ma cache.

Dehors, on chuchote, se demande si j'ai survécu à la nuit, à mes blessures, aux coups de sabot de ma chèvre. Nul n'ose venir vérifier mon état.

— Vas-y, toi, l'Herboriste.

L'homme hésite un moment avant de se glisser sous ma cache. Il me regarde d'un air intrigué. Voyant que je respire toujours, il retourne aux siens.

— Il vit.

— Tu... tu es sûr ?

Je les entends s'impressionner de ma résistance. Mais on m'aurait préféré mort. Divin ou malin, on m'aurait préféré mort.

Au centre de ma torpeur, je cherche à comprendre pourquoi je vis toujours, surtout, pourquoi je revis. Mais je sais que je ne saurai jamais.

*

On vient.

C'est l'Herboriste. Il écarte les peaux. Voyant que je vis toujours, il dépose un bol fumant devant ma cache et disparaît.

Je reste allongé contre ma biquette, éperdu de douleur. Hors de mes ténèbres, sa chaleur m'apaise.

*

On vient.

C'est l'Herboriste. Comme tous les matins, il vérifie d'abord que je respire toujours et dépose devant ma cache ma part du peu qu'il y a à manger. Maigre pitance que j'abandonne aux corbeaux et aux fourmis. Je n'avale que le lait suret de ma biquette quand j'arrive à la mater. Le reste du temps, je dors. Sombre dans l'oubli. Espère que la vie fera pareil avec moi, m'oubliera.

*

On m'arrache les cheveux.

C'est ma chèvre. On a encore omis de lui donner à manger. Alors elle broute ma tignasse.

Je lui tends une poignée de paille tirée de ma paillasse et retourne à ma nuit. Mais, comme il lui arrive de plus en plus souvent, elle s'agite, bêle, tire sur le cordon pour sortir de la cache. Trop faible pour lui résister, je cède.

Leourd, mi-éveillé, je me traîne dehors et grimpe sur elle. Si ma biquette rechigne à me laisser boire à ses pis, elle accepte de me prendre sur son dos.

Allongé sur son échine, je m'accroche à ses cornes le nez enfoui dans la laine qui sent bon l'animal, la crotte, les herbes, la terre, le vent. Je me laisse promener tout en somnolant. Vu mon poids, elle se contente de brouter ici et là sur la place, autour des huttes, dérange tout un chacun dans sa besogne. Deux femmes qui me visent en silence ouvrent un large passage à ma monture. Je sens leur souhait de mort traverser les frontières de ma somnolence. Dans mon entre-monde, je ne sais plus trop si j'existe. Mes gongs qui s'accordent à ceux de ma biquette me disent que je vis.

*

J'ouvre l'œil sur un rai de lumière qui s'allonge entre les peaux de ma cache jusqu'à mon front. La douleur a presque disparu. Collé au ventre chaud de ma chèvre, je suis bien. Elle est là. Toujours là. Me nourrit, me réchauffe, me porte, nettoie ma plaie. Il me semble que j'ai toujours vécu ainsi, à ses côtés. Plus encore, que je suis de la chèvre.

Rodoric... Mélie... nul émoi à leur souvenir. Ils sont si lointains, abîmés dans le trou de mon orbite vide. J'y plante mon doigt. Ça brûle. Mais de la chair en tapisse le fond. Le trou est fermé. Bien.

*

J'ai faim.

Je sors de ma cache suivi de ma chèvre qui cherche déjà à brouter. Comme moi, elle a faim. Je boirais bien à ses pis, mais elle m'entraîne sur la place.

Je trotte dans la foulée de ses sabots. Liés par le cordon de viscères, nous allons ensemble. Je suis content.

Je retrouve un peu de ma vigueur. Promène mon œil unique et froid sur tous ces craintifs qui désespèrent de me voir à nouveau sur mes jambes.

Ma chèvre s'arrête près d'un arbuste. Tandis qu'elle mâche des brindilles, je vise des petits qui jouent avec les cendres du bûcher au milieu de la place. Pour la première fois, je n'ai nulle envie de les rejoindre. Ma chèvre me suffit.

Rodoric s'amène, suivi d'une troupe d'hommes. Ils sont en route pour la forêt. Au passage, mon père me lorgne vilainement.

Je le vise en fouillant mon orbite creuse de mon doigt. N'en ai que pour la broussaille de ses sourcils épais, le trou noir d'une dent cassée, son poing fermé sur sa lance et sa besace bien bourrée. L'homme m'indiffère. Il n'existe plus.

Mes ténèbres ont tout englouti de ma vie d'avant. J'ai perdu le goût pour les autres petits, la crainte de mon père et l'amour de ma mère. Les gongs de mon cœur ne s'accordent plus qu'à ceux de ma biquette. Bien.

*

Serré contre le flanc de ma chèvre, je parcours le monde. Trotte sur les coteaux couverts d'ingrédients de toute sorte que je hume, goûte, triture, cherche à nommer... Je longe aussi les rives de la rivière où abondent les hautes herbes que ma biquette prise entre toutes. Tandis qu'elle broute au bout du cordon, j'en profite pour m'accroupir dans l'eau lumineuse qui m'enlace. Quand je suis sur la place, je regarde les femmes étripier le poisson, le fumer, tendre des peaux, traire les chèvres... Vise les hommes corder du bois, pêcher, façonner une lame, une lance, enflammer le bûcher. J'observe le clan sans voir l'homme ou la femme derrière toutes ces manœuvres, ne m'en tiens qu'à leurs mains habituées à toutes les besognes. Tout m'intéresse, sauf eux. Je les hais. Fuis leurs regards craintifs qui me font loup. M'en défends, arrimé à ma biquette. Je ne suis ni mi-loup ni mi-dieu, mais mi-chèvre.

Quand la lune apparaît, je rentre sous ma cache, là où je me sens le mieux, là où je suis invisible au clan.

Ma chèvre, mon bouclier, ma cache, mon refuge.

*

Assis sur mes talons au milieu de la place, je suis le va-et-vient de fourmis autour d'un nid.

Des cris éclatent sur la place.

C'est Rodoric. Il hurle contre une petite. J'ignore pourquoi. Il la frappe. Elle tombe. Et la terre se met à trembler.

Cela arrive parfois. Quelques soubresauts qui ne dérangent rien. D'après l'Ancien, ces petites secousses nous disent que la terre est mécontente, mécontente de nous. Et qu'elle finira par s'ouvrir sous nos pieds pour nous avaler. Depuis toujours, le clan craint un plus grand bouleversement, comme celui qui a refaçonné notre vallée, fait émerger ce fond rocailleux qui couvre les coteaux et ce gros rocher là-bas, fiché au creux d'un méandre de la rivière.

On dit qu'il y aura un autre grand dérangement.

*

Le jour baisse, allonge les ombres sur la place. Sous ma biquette à côté de ma cache, je tête en essayant d'ignorer la rumeur sombre qui me parvient des hommes réunis autour du bûcher.

Rodoric s'amène. Les hommes se taisent.

Cléris s'avance pour lui faire face.

— Nous sommes tous d'accord, Rodoric. La terre en a assez de toi, de ta furie, de ta mauvaise gouverne. Sa dernière ruade est un avertissement. Il nous faut un autre chef, sinon pire châtement nous attend.

Les autres acquiescent.

L'Ancien prend la parole.

— Tu as déjà été un bon chef, Rodoric, un bon chasseur. Mais depuis que le petit te tient dans sa mire...

Cléris reprend.

— Quand je chasse avec toi, je vois bien que tu as perdu ton flair, le sens du pistage. Tu commandes avec une fausse assurance, toujours impatient. Tu as perdu le calme qui sied à un bon chasseur. Même si le ciel remplissait la forêt d'orignaux, d'ours, de chevreuils, de castors, de renards ou de dindons, tu serais incapable de les dénicher. Tout comme tu es incapable de contrer la puissance maligne de ton rejeton. Il est temps de choisir un nouveau chef, un chef libre de tout mauvais sort et capable d'assurer la survie de son clan. La terre a parlé.

Poings fermés, Rodoric bouillonne de rage, se prépare à sauter sur ce prétentieux. Mais le clan se resserre autour de Cléris. Rodoric recule, toisant l'homme qui ose l'affronter.

Il fait un tour sur lui-même et revient à Cléris.

— Si je te comprends bien, tu prétends faire mieux que moi pour trouver du gibier ? C'est ce qu'on va voir. Je te lance un défi. Le premier de nous deux qui rapportera un orignal sera le chef.

*

Sous ma cache, je dormais ferme jusqu'à ce que ma biquette se mette à brouter ma tignasse.

Je me lève.

Dehors, l'aube éclaire la vallée de ses premières lueurs. Sur la place, on s'agite déjà autour de Rodoric et Cléris qui se préparent à partir pour la chasse.

Une petite marmite de bouillon mijote sur le feu. L'Herboriste sert un bol aux deux hommes. Leur souhaite de rapporter une bête. Peu lui importe celui qui sera chef, pourvu qu'il rapporte un orignal. Ce qui annoncerait sans doute la fin de la disette. Les deux hommes s'affrontent, se visent à s'arracher les yeux dans un silence de mort.

« Bêêê... » fait soudain ma biquette.

Le clan se tourne vers moi. Dans l'agitation du départ, on m'avait oublié. Debout devant ma cache, j'émerge à peine de mes vapeurs nocturnes.

Mon père délaisse Cléris et s'avance vers moi d'un air défiant. Indifférent à lui, je plante mon doigt dans mon orbite creuse qui me démange et pisse à ses pieds un long jet fumant. Tous retiennent leur souffle. Rodoric grimace un sourire et crache sur ma pisse qui mouille encore le sol.

Devant tant d'impudence, le clan frémit. On ne pouvait craindre pire présage.

Rodoric éclate d'un faux rire qui tourne court. Attrape lance et besace et quitte la place en direction de la rivière. Il longe la berge pour disparaître derrière le gros rocher qui s'élève au fond de la vallée.

Pendant ce temps, son rival s'est élancé sur le coteau. Il grimpe à grands pas pour s'enfoncer dans la forêt qui borde son sommet.

Je m'approche de la marmite pour voir s'il reste un peu de bouillon. Vide, la marmite.

Je me retourne sur le clan qui me vise en silence. Je fais leur regard. Soudain, je les pointe de mon petit doigt en les dardant de mon œil unique.

Le clan recule d'un même pas pour vite se disperser à travers les huttes.

Jusque-là, faire peur m'accablait. Mais je viens de réaliser que faire peur peut servir à éloigner les hommes. Si je possède un pouvoir, c'est celui-là.

Bien.

*

Une pluie drue et froide bat la vallée depuis nombre de jours. Sous ma cache, le temps est cru. Et ma biquette rechigne à rester tranquille.

Je soulève les peaux pour jeter un œil dehors. La pluie s'est faite bruine.

Je sors.

Dehors, le vent charrie de gros nuages sombres au-dessus des coteaux qui ruissellent.

— IL EST REVENU! IL EST REVENU! crie une femme.

Au loin, près du rocher, un homme chargé longe la rivière.

Alerté, le clan se rassemble près du bûcher pour voir venir Rodoric au loin. Il marche lentement, l'air accablé. À croire qu'il transporte une montagne sur son dos.

Mais l'homme qui avance n'est pas mon père. C'est Cléris.

Une fois au milieu de la place, il laisse tomber sur le sol la tête de Rodoric. À moitié rongée, on la reconnaît au trou noir qui dépare ses dents.

— Je suis tombé sur une meute de loups qui le dévorait. Il... il y avait une tête d'orignal près de lui. Avec un gros panache.

C'est la stupeur.

— Mais... pourquoi les loups l'ont-ils attaqué? demande un petit.

— Je ne comprends pas, répond Cléris. Les loups ne s'en prennent jamais à l'homme. Sauf s'ils se sentent menacés. Rodoric chassait l'orignal, pas le loup. Il connaissait ces bêtes. Jamais il n'aurait osé défier seul une meute en chasse.

Un bras autour de ma biquette, je regarde la tête poilue de mon père. Je me demande si on va en faire de la soupe ou du ragoût.

— C'est une vengeance du Petit, dit l'Ancien. Il s'est vengé de son père à travers les loups. Seule une puissante créature peut commander à ces bêtes par l'esprit.

— Étrange destin que celui de Rodoric, dit l'Herboriste. Rattrapé par le mystère de son rejeton, le seul qui n'a jamais cru en son pouvoir.

Et dans une même vague, le clan tout entier se tourne vers moi. Tous ces regards accusateurs me font peur. Non. Je ne suis pas loup, je suis chèvre... chèvre!

— Bêê...! BÊÊÊ!

Ils ne comprennent pas.

— AHOUOUOU...!

Ils s'enfuient.

Je hais les hommes. Je les hais tant.

J'ai peur, maintenant. Peur de moi, de savoir si bien hurler.

Je retourne sous ma cache, m'étends sur ma paillasse. Collé à ma biquette, je chevrote doucement à son oreille : « Ma mie... ma mie... »

*

Le clan est rassemblé autour du bûcher. La tête de mon père s'y consume. De ma cache, j'entends l'Ancien prononcer les paroles habituelles dédiées aux morts, demander au Ciel, le grand créateur, de bien vouloir accepter Rodoric là-haut afin qu'il puisse briller pour les siens.

La pluie des derniers jours a rendu l'air si cru que je tremble sur ma paillasse. Mes pelisses sont humides. Et ma biquette n'arrive pas à me réchauffer.

Je sors au moment où le clan se disperse. Ne reste qu'une poignée d'hommes autour du feu. J'avance à mi-chemin des flammes. Déjà, un peu de chaleur m'enveloppe. Je devrai m'en contenter. N'ai nulle envie de m'approcher davantage des hommes. Je reste à l'écart, dans la pénombre.

— ... mais il a toujours les yeux bleus.

— Pour moi, ça ne change rien, répond Cléris. Justement, le clair de ses yeux le rend encore plus fine bête, un fin loup. Tous les malheurs qu'il a engendrés, il l'a fait mine de rien.

— C'est vrai. Je reconnais bien là sa façon de faire, l'air de ne rien faire.

— C'est toi, le chef, Cléris. C'est à toi de dire ce qu'il faut faire.

— À partir de maintenant, on ne chassera plus le loup. Ça pourrait attiser le malin chez le Petit. Surtout, on se tiendra loin de sa cache. S'en approcher risquerait de le déranger. Le déranger pourrait le troubler. Et s'aviser de le troubler pourrait nous attirer des représailles. Pensez à ce qu'il a fait à Rodoric.

— Et... le tuer ?

— Le tuer ? Jamais ! Sache que même morte, une créature de cette puissance peut sévir dans le monde des vivants.

— Et si... si on essayait de l'amadouer ?

— L'amadouer... ? Il pourrait prendre nos avances avec méfiance. Pire, pour une offense. Non, le malin a pris racine dans le clan. Le seul espoir d'en être délivré un jour, c'est qu'il meure de lui-même.

— Vu sa toute-puissance, je doute fort que cela arrive avant longtemps. Si jamais cela arrive. Et quand il se fera étoile, je crains que de là-haut, il ne nous réserve quelque châtement.

— Tu dis vrai. On peut tout attendre du pire.

4

J'enlace ma chèvre. Nous nous berçons sur nos courtes pattes. Plus très courtes, les miennes. Avec le temps, j'ai grandi. Elle me va à la taille, maintenant.

Bon, elle en a assez, m'entraîne sur le coteau. Je trotte à ses côtés une main sur sa croupe, ma longue tignasse à la traîne. J'aime sentir son corps chaud bouger en cadence avec le mien. Avec ma biquette, je fais un. Oublié le temps où j'allais seul.

Elle me mène à une talle d'arbrisseaux. S'attaque déjà au feuillage. J'aperçois une chenille poilue accrochée à une branche. N'en ai jamais vu de semblable. Je suis ma biquette partout parce que partout où elle va, il y a tant à découvrir.

Pendant qu'elle broute, j'examine tout ce qui m'entoure. Nulle herbe, nulle bestiole, nulle roche n'échappent à mon nez et à ma langue. Surtout, je classe et grave dans mon esprit la nature de chaque ingrédient, ceux qui ont bon goût, ceux qui sont mauvais, ceux qui me remplissent d'aise et ceux qui me rendent malade.

Là, une araignée. Elle tisse sa toile. La beauté de son ouvrage m'intrigue. Mais, comment fait-elle ? Une si petite chose avec un si grand savoir. D'où vient son cordon à elle ?

J'ai faim. Boirais bien aux pis de ma biquette. Mais aujourd'hui, je rechigne à me battre avec elle, toujours aussi rétive. Je vais me servir à même le coteau. Il y a tant à manger, herbes, vers, œufs, grains, baies, rats, crapauds, couleuvres... Là-bas, une sauterelle. Elles sont si bonnes à croquer. J'aime quand ça craque sous la dent.

Ma biquette remonte le coteau. Je la suis, l'œil fureteur. Elle s'arrête au sommet, à la lisière de la forêt couverte de fleurs jaunes. Elle en a pour un moment. J'en profite pour creuser la terre. J'y déniche souvent de nouveaux ingrédients, parfois des bestioles à peine visibles. Là, une roche noire, lisse, piquée de blanc. Si belle... si belle. La beauté me ravit tant. J'avale le caillou. Pour être beau.

Comme je fais toujours quand je creuse le sol, je m'y enterre. Enroulé dans mon épaisse tignasse, je respire par le trou qui laisse passer mon cordon. Et comme toujours, ma chèvre vient s'asseoir sur le monticule. Elle réchauffe ma solitude souterraine. Immobile dans mon cocon, je suis un ingrédient de la nature. La terre m'a pris en charge.

Bêêê...

Ma biquette en a assez. Me tire de mon terrier pour me mener ailleurs. Nous redescendons le coteau jusqu'à la rivière. Les hautes herbes l'appellent. Moi, c'est la lumière qui m'appelle.

Assis sur mes talons, l'eau m'enlace à mi-corps, me lèche doucement. Peu à peu, je me laisse couler dans cette brillance infinie qui efface le monde.

Le soleil me réchauffe, la rivière me berce, la lumière m'enchantante.

*

J'apprends à parler biquette.

Du fond de sa gorge montent des trémolos d'impatience. Je comprends qu'elle a faim. Voudrait caracoler sur le coteau pour y brouter. Je la retiens car je veux apprendre sa langue. Colle mon nez à son museau et lui chevrote quelques rots qui la font rire. Nous rions ensemble. Derrière le fumoir, j'entends glousser la fille de l'Herboriste. Souvent, elle m'épie. La seule du clan qui ose. Avec ma chèvre à mes côtés, je lui reste indifférent. Moi, je ne ris qu'avec ma mie.

Une troupe d'hommes traverse la place, en route pour la chasse. Je les regarde grimper le coteau... disparaître dans la forêt.

La forêt... Un monde mystérieux qui fabrique le gros gibier. Un jour, avec ma biquette, j'y pisterai l'orignal, l'orignal et l'ours, le chevreuil et le renard... Les attraperai comme je fais pour les petites bêtes de la vallée. Une alliance parfaite, ma biquette et moi. Elle, comme appât, et moi, pour capturer nos proies. Je ferai pareil en forêt. Car, assurément, ma chèvre me suivra partout, partout et pour toujours.

*

Allongé sous le ventre de ma biquette, le nez planté dans son sac gonflé de lait, l'œil clos, j'avale de longues goulées chaudes. Il n'y a plus que nous deux.

Un marmot vient se tasser contre moi. Tire sur l'autre pis pour boire aussi aux mamelles de ma chèvre.

Surpris par cet assaut, je fige net. Jusqu'à ce qu'un relent suri, chargé de chaleur et d'odeur charnelle me harponne le cœur.

D'où vient cette odeur qui me plaît si furieusement, qui me fait si mal, là, au plus profond de ma nuit ?

Je renifle ma chèvre et le marmot, ne trouve aucun lien. Hume mon corps, mais ne reconnais que mon odeur, un mélange de biquette et de petit. Rien là pour me chavirer.

Un cri d'épouvante éclabousse la place.

C'est la mère du marmot. Il lui a échappé pendant qu'elle jasait avec d'autres femmes. Affolée, elle se précipite sur lui. Sauf que je n'en ai pas fini avec cette odeur grisante.

Comme la mère se penche pour m'arracher son petit, je l'attrape par le bras. Un tourbillon d'effluves encore plus enivrants s'élève de ses seins engorgés.

Son fumet m'ensorcelle. L'œil braqué sur ses mamelles qui débordent de sa pelisse, je me jette sur un téton. Surprise, la femme reste là, sans bouger, le temps que j'avale quelques

gorgées. Je bois un lait qui fait plus que me nourrir, il me ramène à un bonheur passé, un bonheur enfoui trop loin, un bonheur fou d'amour.

La femme se ressaisit, cherche à se dégager. Je m'agrippe. Elle crie, se débat, gêne à ma beuverie. Ivre de désir, je tente de la retenir. Mais elle m'échappe. Je la sens glisser de ma bouche. Comme autrefois, elle aussi m'échappe.

Furieux, je mords si fort son mamelon que je le tranche net pour le recracher sur le sol.

La femme crie de douleur. Horrifiée, elle attrape son petit et se sauve en courant, une main sur son sein ensanglanté.

Sur la place, c'est l'effroi.

On craint sans doute qu'après un tel affront du marmot, je m'en prenne aussi à lui, ou de nouveau à sa mère, ou même au clan tout entier. Mais leur crainte est inutile. Toute ma fureur s'est logée dans la tranche du mamelon et la virulence de mon crachat. Déjà, je sens mon indifférence regagner son empire sur moi.

Sur le sol luit le petit bout de chair sanguinolent. Il a mis à mort tout désir de boire à une femme. Ces femmes, qui sentent bon le lait chaud, ne sont que vipères gluantes. Toutes des vipérines, les femmes. À éviter, ces créatures. Au besoin, les tuer. Comme je fais sur le coteau avec ces couleuvres qui me glissent toujours entre les doigts.

On a déserté la place. Bien.

Je fais ce que rarement je fais en plein jour, ramène ma chèvre sous ma cache. Pose ma tête sur le flanc de ma mie pour écouter ses gongs. Ses gongs qui me conduisent au fond de mon orbite creuse, là où je vais jeter tout ce qui m'encombre... père, mère, clan... tout ce qui tient de l'homme.

*

Le soleil brûle la vallée. Fait vibrer ce gros rocher qui s'érige là-bas, seul au creux de son méandre. Une masse dure,

haute et large comme une hutte, au sommet plat et pentu qui répand des effluves aigres. À mi-coteau, je sens son haleine fétide portée par la brise. Cette puissance solitaire me fait terriblement envie. Je ne comprends pas pourquoi ma biquette refuse de s'y rendre. Peut-être que son odeur lui irrite le museau ? Par pur entêtement ? Elle est si butée.

Bon, essayer de nouveau.

Je tire sur le cordon, pousse sur sa croupe. En vain. Elle se braque et refuse d'avancer. Parfois ma biquette me désespère.

Je l'enlace, chevrote à son oreille... Tant tu es bonne avec moi quand tu me réchauffes la nuit, me laisses boire à tes pis, laves mes plaies avec ta langue rugueuse, recrache des boulettes d'herbes pour me donner à manger quand j'ai trop faim, tant tu es sottte. Sottte comme au temps des grands froids quand tu t'entêtes à lécher la rivière gelée. J'ai beau brouter la neige pour te montrer la façon de boire en hiver, rien à faire, tu continues à laper la glace sèche. Je dois me remplir les joues de neige, la laisser fondre et recracher l'eau dans ta gorge.

Ma bonne et sottte biquette.

Un jour, je serai assez grand et fort pour la mener jusqu'au rocher.

*

Dans le ciel, un nuage-arbre. Son feuillage s'effiloche derrière comme cheveux au vent... longue tignasse... qui s'enroule sous la brise... se fait cocon, comme moi sous la terre.

Bêêê...

Bon, ma sottte qui s'est emmêlé les cornes aux branches d'un arbrisseau.

Quand elle n'y arrive pas, c'est à mon tour de prendre soin de ma mie. De moi, puisque nous faisons un. Il m'arrive

de tirer sur ma queue pour en faire jaillir du lait. Je n'en tire que de la pisse. Mais ça ne m'inquiète nullement. Ça viendra.

Je ne crains qu'une seule chose, que le cordon se rompe. S'il vient à casser, c'est assurément la mort.

Tous les matins, je vérifie son état. Coriaces, des viscères. Après tout ce temps, le cordon est toujours aussi solide. S'il venait à faiblir, je la réparerais avec mes longs cheveux.

*

Ma biquette veut m'entraîner sur le coteau.

D'humeur sombre, ce matin. Courir sur les flancs de la vallée ne me dit rien. Pas plus qu'observer les hommes à leur besogne. J'ai envie de fabriquer un feu. Un feu juste pour moi.

Je ramasse quelques bouts de bois et des brindilles. M'installe devant ma cache. Ma biquette, elle, rogne un reste d'épi de maïs au bout du cordon.

Pour avoir vu faire les hommes, je sais comment m'y prendre. Mais ce n'est pas plus facile pour autant. J'ai beau faire tourner la petite branche, souffler sur les brindilles sèches, je ne vois aucune fumée apparaître, pas même un petit filet. Mais j'y arriverai. Tout à mon frottis, je continue.

Un renard surgit sur la place. Poursuivi par une marmaille, l'animal s'élance sur les trois pattes qui lui restent et fonce entre ma chèvre et moi. Ma biquette s'effraie, bondit en tendant le cordon qui nous relit et coupe le chemin à la horde de teigneux qui vient s'empiler sur mon dos.

Affolés, les petits se débattent pêle-mêle, m'écrasent, me piétinent. Ils n'en finissent plus de se ramasser. Le dernier teigneux se relève enfin. Mais au moment de déguerpir, il plante au fond de mon œil unique tout l'effroi de celui qui se retrouve dans la mire d'un loup.

Je reste seul, étendu sur le sol. Je sens encore les bourrades de tous ces petits agités sur mon dos. Ils s'emmêlent, se bousculent, se débattent, soudés en un même corps, liés par

une complicité qui ne peut exister qu'entre pareils. À croire qu'un seul et même marmot m'a écrasé.

J'ai mal. Non pas à mon corps, mais au fond de moi. D'un mal désespérant. La marmaille a réveillé mon esseulement d'autrefois. Que je sois mi-dieu, mi-loup, ou mi-chèvre, je suis sans pareil.

Au bout d'un moment, ma biquette vient lécher le sang sur mon front.

Je me relève, lourd, souffrant, crache une salive terreuse, essuie le sang qui dégouline de ma tignasse dans mon orbite creuse. Voyant que je ne m'intéresse plus à eux, la horde repart aux trousses du renard à trois pattes en criant à tout vent.

Je tapote le flanc de ma mie. Elle m'a compris, me conduit à la rivière.

J'avance dans l'eau qui sait si bien laver mes humeurs. M'assoie sur mes talons. Endurci à sa froidure, je me laisse couler dans ses reflets. Je sens à peine ma chèvre qui, derrière, broute de-ci de-là en faisant remuer le cordon.

Peu à peu, transi de lumière, mon mal s'allège... s'éteint. La tête vide, je ne suis rien.

Un remous s'agite au milieu de la rivière.

Mais... qu'est-ce que c'est ?

Un... un petit... Il émerge de l'eau... Un petit au regard bleu, comme le mien.

Il avance vers moi. Tout sourire, il me vise ardemment... Pénètre jusqu'au fond de mes entrailles... Darde mon loup. La bête retourne à ses ténèbres. Il me tend les bras, l'air si content, comme s'il me reconnaissait, comme s'il venait de retrouver un proche disparu.

Je me lève. Mes gongs s'emballent, cognent de plus en plus fort. À croire que j'attendais aussi ce frère depuis toujours. Tremblant d'émoi, je tends les bras à mon tour.

Il approche. Je fais un pas vers lui et... il disparaît.

Non ! Où est-il ?

J'avance dans l'eau. Trop loin. Le courant m'emporte. Mais mon cordon me retient. Je reviens sur mes pas, fouille les flots... encore et encore. En vain.

Je retourne sur la berge, scrute le dos de la rivière, chacune des rives, les coteaux, parcours le ciel... rien. Pourtant, il est là, je l'ai vu, lui, l'autre aux yeux bleus, aux yeux bleus comme les miens. Je l'ai vu sortir de la lumière, venir vers moi, regarder mon loup et me tendre les bras. Il me regardait avec tant de ravissement. Oui, moi, le Petit, il me visait sans crainte, sans ombrage, si content, si content de me voir.

Là, il est là. Je sais qu'il est là, je l'ai vu. J'arpente encore les berges, épie les vagues, sonde les moindres remous... En vain.

J'entre dans l'eau et m'assois sur mes talons pour m'abîmer de nouveau dans la lumière... En vain.

Je grimpe le coteau pour fouiller la vallée de là-haut... En vain.

Je cherche toute la journée. En vain. Il fait noir, je n'y vois plus rien. Dois abandonner mes recherches. Déçu, mais nullement désespéré. Je sais qu'il est là. Mon pareil est là, quelque part dans l'existence. Peut-être... Peut-être même qu'il me rejoindra cette nuit sous ma cache ? Sinon... L'attendre. Oui, attendre l'Autre. Il me reviendra.

*

Je ne pense plus qu'à lui.

Moi qui ne vivais que pour apprendre toute chose auprès de ma biquette, ne vis plus que pour le retour de l'Autre.

Ce matin, j'agrandis ma cache. Il le faut pour y tenir à trois.

Je réclame des pieux, des peaux, paille et fourrures pour sa couche. Ma demande étonne moi qui, jusque-là, ne m'étenais qu'à mes observances silencieuses sans jamais réclamer quoi que ce soit.

On répond aussitôt à ma demande. Surtout, on m'espère mu par une bonne intention.

*

Je passe presque tout mon temps à surveiller son arrivée.

Je scrute l'horizon, fouille la vallée, observe la rivière, épie tout ce qui bouge, hume l'air en quête de son odeur charroyée par la brise. Je saurais la reconnaître. Assurément. Tout comme je sais repérer, sous un ciel pourtant ensoleillé et sans nuages, les vents porteurs d'orage. Et en attendant qu'il me revienne, je fais comme s'il était déjà là.

L'Autre me suit partout. Sur le coteau, je lui montre à capturer les bestioles, lui raconte tout ce que je sais sur chacune d'elles. Je fais de même avec les herbages, la pêche, les bienfaits de l'eau qui miroite sous le soleil... Je lui montre à se ravir de toutes ces beautés. Je ne bois plus que la moitié du lait que produit ma biquette. Lui réserve sa part au cas où, tout à coup, il se montrerait. Comme elle a deux pis, nous pourrions, tignasse contre tignasse, nous gaver ensemble de ses bontés

Je reviens sans cesse à la rivière pour le revoir émerger de la lumière. Refaire le plein de sa joie. Sa joie qui m'a rendu si avide de lui. Mais à chaque fois, la lumière me le refuse, se contentant d'être lumière, un miel tout de même bienfaisant qui a le don de m'apaiser et de me redonner de l'allant.

Le soir, sous ma cache, j'installe ma biquette sur sa couche pour qu'elle la garde au chaud au cas où il surgirait au cours de la nuit. J'entends partager ma biquette avec lui en toute chose : son lait, sa chaleur, sa présence. J'ai même tressé un autre cordon.

5

La nuit est douce. Étendu près de ma biquette, la tête sur son flanc, je rêve de l'Autre dans le clair de lune.

La voix basse de l'Herboriste me parvient. Il discute avec des hommes autour du bûcher.

— ... parce que depuis la mort de Rodoric, on a eu trois chefs. Aucun n'a su y faire pour le clan.

— Cléris se nourrissait d'eau de ferment. Il en est mort. Méril, lui, engendrait plus de conflits qu'il n'en réglait. Le clan en pâtit encore de toutes ces chicanes.

— Maintenant, c'est Vigor, le chef. Il ne pense qu'à guerroyer avec le clan du lac. On a perdu trois hommes la dernière fois. Sans compter les écorchés.

— Et le Bossu est trop vieux, il dort au lieu de veiller sur le troupeau. Les loups viennent rôder toutes les nuits. Ils ont encore emporté une chèvre, hier. Et il y a ces trois jeunes malfaisants, aussi. Ils se soûlent, se chamaillent et font de mauvais coups. Ils ont piétiné les plants de maïs, brisé deux barques et s'attaquent aux filles. Les miennes n'osent plus quitter notre hutte, même le jour. Si Vigor ne fait rien, il arrivera malheur. Un de plus. Parle au chef, l'Herboriste. Toi seul peux lui faire entendre raison.

— Je lui ai déjà parlé, mais il ne m'écoute pas vraiment... me fait de molles promesses... Ça ne donne rien.

— On n'aurait jamais dû en faire notre chef.

— Tu te souviens de ce jour ?

— Oui, très bien. Quand j'ai vu l'original sortir de la forêt en haut du coteau... il portait le plus gros panache que j'ai jamais vu. J'en ai frémi.

— Moi aussi.

— L'animal a tourné lentement la tête pour regarder les huttes. Ensuite, il a descendu le coteau, traversé la rivière, grimpé l'autre flanc et disparu dans le bois. J'ai pris cet original pour un signe. Tout le clan l'a pris pour un signe qui annonçait le retour des bêtes en forêt. L'original approuvait le choix du nouveau chef.

— On a eu un peu raison. Depuis, le gibier a recommencé à peupler la forêt. Mais lentement, trop lentement. On est encore loin de l'abondance d'antan. Au moins, la famine est écartée.

— Tout ça à cause du Petit. Une tache sur la place.

— Une tache qui grandit de plus en plus.

*

L'Autre est mon unique horizon.

Sur les coteaux, je guette sans cesse son arrivée. Rien ne m'arrête. Ni les tourments de mon corps, ni ceux de la nature.

Peu m'importe de m'embrouiller la vue à force de fixer les confins de la vallée, de me brûler la peau à tenir sous un soleil ardent tout le jour durant, de cracher du sang pour être resté longtemps à grelotter sous une pluie froide, d'attraper le tournis pour n'avoir rien avalé de la journée, de me geler les os sous la bise mordante en hiver, de me faire tout de neige les jours de neige... Non, rien n'arrive à détourner mon attention.

Un jour, il apparaîtra, là-haut, au sommet d'un des coteaux, ou sur le dos de la rivière, et ma vie s'illuminera.

*

Il pleut encore.

Sur la place, on s'agite autour de ma cache. Je les entends piétiner dans la boue.

Il fait jour depuis longtemps, mais moi qui ai habitude de gagner le coteau avec l'aube, me terre encore sous mes pelisses. J'ai mal partout, grelotte de fièvre, me sens lourd, si lourd. À croire qu'on a déposé le rocher interdit sur mon dos.

Ma biquette a faim, bêle. Elle cherche à m'entraîner hors de ma cache, tire sur le cordon. Mais je suis trop pesant pour ses petits moyens caprins. Dehors, on s'inquiète des cris de ma chèvre, se demande ce qui m'arrive. Suis-je mort, ou vivant ? Nul n'ose venir vérifier mon état.

Au bout d'un moment, Vigor ordonne qu'on me laisse tranquille. Jusque-là, m'ignorer a bien servi le clan. À la vie ou à la mort de se charger du Petit loup.

Enroulé dans mes cheveux, je pâtis sur ma paillasse. Les chevrottements désespérés de ma mie m'empêchent de dormir. De vrais pleurs. Ils me chavirent. Mais je suis trop faible pour la suivre sur le coteau. Ses pleurs me chavirent d'autant plus qu'elle m'offre ses pis. Elle d'habitude si rétive à me laisser boire. Des pis que je refuse. J'ai trop envie de vomir.

Je passe la journée à cuver ma fièvre sous les appels crève-cœur de ma biquette.

La nuit s'annonce.

Dehors, on discute de nouveau autour de ma cache. Les pleurs de ma biquette ont fini par créer un doute, résonner comme une menace. M'abandonner à mon sort est peut-être une mauvaise idée.

— Toi, l'Herboriste, c'est à toi d'aller voir, dit une femme.

— Vas-y pendant que Vigor est loin.

— ... Bon, j'y vais. J'ai envie de savoir ce qui arrive au Petit.

Il écarte les pans de ma cache, me vise un moment avant d'entrer. En d'autres temps, j'aurais poussé l'homme dehors. Mais là, je suis trop engourdi de corps et d'esprit pour seulement y songer.

Il se penche sur moi. Je sens son souffle sur mon front. Je suis si brûlant que son haleine me rafraîchit. Si je tremble

de fièvre, c'est pour avoir fait le guet trois jours durant sous une pluie drue.

L'herboriste me regarde mi-craintif, mi-songeur. D'une main hésitante, il tâte mon corps, renifle mon haleine, m'observe de nouveau avant de rejoindre les siens.

— Il vit toujours, mais pas pour longtemps.

Des murmures parcourent le clan mais font vite place au silence.

— Laissons-le mourir sur sa paille, lance un homme. On va enfin être débarrassé de lui.

— Moi, j'ai peur, répond une femme. Si on ne tente rien pour le soulager, et qu'il meurt, il pourrait se venger de nous de là-haut.

Silence de nouveau.

— Pas besoin de le soigner, déclare un vieux. Il possède déjà un pouvoir de guérison. Il a bien survécu à la lame de son père.

Le bourdon de la discussion se poursuit. On ne sait plus que penser, comment agir. Au bout d'un moment, l'Herboriste élève la voix.

— Avec ou sans soins, je doute fort de sa survie. Mais, étant donné qu'il s'est abstenu de toute vengeance depuis la mort de Rodoric, il vaut peut-être mieux miser sur ses bonnes dispositions, lui venir en aide.

— Tu as raison, répond la femme. L'abandonner à son sort risquerait peut-être d'aviver le malin tapis au fond de son œil. Qui sait ce qu'il nous réserve mort ou vif? Tremblant sur ma couche, je souffre moins de ma fièvre que de tous ces mots de mort. J'ai peur. J'ai peur de mourir sans avoir revu l'Autre.

L'Autre... L'Autre... Où es-tu?

Sous les pleurs désespérés de ma biquette, ma crainte vire au tourment.

Les peaux s'écartent. Une lumière m'éblouit. C'est lui! L'Autre.

Ce n'est que l'Herboriste, torche en main.

L'homme se penche sur moi. Souffle son haleine bienfaisante sur mes joues. Il soulève ma tête et me présente un bol fumant. J'hésite à boire. Mais le fumet me rappelle une odeur... l'odeur d'une herbe qui pousse en abondance près de la rivière. Ma biquette aime la brouter. Ma biquette! Ma mie! Le cordon! La fièvre! Elle l'a sûrement attrapée elle aussi pour pleurer autant. Elle va mourir. Nous allons mourir. Non, je ne veux pas. Pas avant d'avoir revu l'Autre. Où est-elle? Où est ma biquette?

Je la trouve là, assise près de moi à me viser tristement.

J'avale une partie de la potion et fais signe à l'Herboriste de donner le reste à ma chèvre. Étonné, il hésite un moment avant de déposer le bol sous son museau. Elle le flaire et se met à laper. Bien. Je ferme l'œil.

Je sens que l'homme m'observe. Il s'approche de mon oreille et se met à murmurer de sa voix grave.

— Qui es-tu?

Qui es-tu... Qui es-tu... Ses mots se répètent sans cesse dans ma tête. Résonnent de plus en plus fort, me pressent de répondre. Je ne sais pas... ne sais pas. Qui suis-je? Qui suis-je? Et ça vrille, tournoie dans ma tête comme si mon sort en dépendait. Au fond de mes entrailles, mon loup surgit. Je suis un loup. Oui, je suis un loup. J'ai peur. Je ne veux pas. Je veux l'Autre. Mon loup va le chasser. Je vais le chasser. Et je hurle.

— L'AUTRE!

Comme je m'agite, l'Herboriste pose sa main sur mon corps. J'ouvre l'œil. Le loup a disparu.

Suis si épuisé. Mais je n'ose refermer ma paupière de peur de retrouver la bête. Je fixe l'homme qui se remet à parler.

— Si tu es bien celui... ce que tous craignent, et que tu meures, je te supplie de ne rien faire contre le clan. Épargne-nous toutes représailles. Ils... ils ont peur... Peur, tu comprends? Moi... je ne sais pas... Peut-être n'ès-tu qu'un petit? Un petit sans autre pouvoir que celui d'un petit homme? Malgré que tu pèses lourd sur le clan, je n'aime pas te voir souffrir. Je regrette que tu meures si tôt. Je suis herboriste. Je

cherche à apprendre, à comprendre toute chose. J'aurais tant voulu voir ce que... ou celui que tu serais devenu.

Il quitte ma cache. Que tu meures... Mourir, voilà ce que je retiens de tous ses mots. Mourir sans l'Autre, un loup terré dans mon ventre.

Ma biquette ! Oui, ma biquette.

Je me colle à elle, l'enlace pour mieux humer son odeur âpre. De quoi me garder l'œil ouvert. Mais les effets de la potion commencent déjà à se faire sentir.

La nuit m'engloutit.

*

— On a rien entendu depuis hier. Pas même la chèvre.

— Il est mort.

— Oui, il est mort. La journée est avancée et il n'a pas bougé.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

— Il faut faire comme pour les hommes et le brûler sur le bûcher.

— Moi, je le donnerais aux loups. Sa place est avec les siens.

— Va, l'Herboriste, va voir.

L'homme glisse la tête entre les peaux et tombe sur mon œil ardent. Non pas de fièvre, mais de vie.

Ma tête sur le flanc de ma biquette, j'écoute ses gongs. Nous allons vivre.

L'Herboriste referme la cache.

Dehors, je les entends se disperser en silence.

*

Pour le clan, ma guérison tient du pire. Maintient au milieu de la place la menace de malheurs.

Le clan a demandé à l'Herboriste de continuer à me soigner. M'abandonner à ma grande faiblesse serait risqué, pourrait engendrer des représailles. Mieux vaut continuer

à entretenir mes bonnes dispositions. Il en résultera peut-être du bien. Chargé d'herbages et d'outres d'eau chaude, l'homme vient me voir plusieurs fois par jour. Tandis qu'il me tâte et prépare ses décoctions, je l'observe, émerveillé par son savoir. Je voudrais bien apprendre sa magie, mais ses potions me replongent dans le sommeil sitôt avalées. Il me tarde de guérir.

*

Les premières lueurs du jour.

Tout gourdi, je peine à me lever. Malingre et tremblant, je tiens tout juste sur mes jambes. Mais ce matin, rien ne peut me retenir plus longtemps sur ma paillasse.

Je sors en m'appuyant sur ma biquette. Dehors, l'aube dévoile doucement la vallée. On dirait le recommencement du monde. Je traverse la place accroché au pelage de ma mie, contente d'aller de nouveau au grand air. J'ai du mal à la suivre, regrette le temps où elle me prenait sur son dos.

Je file entre les huttes jusque chez l'Herboriste que je surprends sur le pas de sa porte. Il s'apprêtait à me porter une potion. Me regarde, étonné de me voir debout dans mon état.

Je suis si faible que j'en ai le tournis. Mais je veux tout apprendre, tout savoir de sa magie, là, maintenant. J'entre dans sa hutte, ma biquette sur les talons.

Dans la pénombre couve tout un monde de mystères. Au creux de l'âtre, une marmite remplie d'un bouillon frémit. Quantité d'herbes, de racines et de plants pendent du plafond, dégagent un remugle poignant. Sur la table s'alignent nombre de petits pots de grains, de poudre, d'huile, des lames, des pilons, des carcasses, des insectes. Des os et des pierres s'entassaient dans des paniers sur le sol. Plumes et griffes s'accrochent au mur... Je n'ai pas assez de mon unique œil pour tout voir.

J'ai souvent vu l'Herboriste revenir de la forêt, sa besace débordante d'herbages. Je le prenais pour un obscur qui pré-

férait s'enfermer dans sa hutte au lieu d'aller chasser comme tout homme. Mais là, je ne sais plus que penser de lui.

Je le vise. Cherche à savoir qui il est. Peut-être est-il mi-homme, mi-herbe ? Comme moi, un mi-quelque chose ? Mais non. Il n'est qu'homme, comme les autres, l'œil noir plombé de crainte, sans fil à la patte.

Ma biquette tire sur le cordon, bêle. Elle veut sortir. Je voudrais rester encore à examiner tous ces nouveaux ingrédients, mais je suis trop faible pour la retenir. Et si épuisé que je suis sur le point de m'affaler. Je dois me résigner à retourner à ma cache.

*

J'arrive chez l'Herboriste avec l'aube. Il m'attendait, comme tous les matins.

J'ignore tout de la plupart des ingrédients que contient sa hutte, car nombre d'entre eux proviennent de la forêt. De cette forêt qui me fait tant envie. Mais où ma sottie biquette refuse de me suivre. À croire qu'il s'y cache un rocher à mauvais haleine. Mais depuis que j'ai découvert l'Autre, je m'accommode bien de son refus. Préfère m'en tenir à la vallée de peur de rater son arrivée.

Tandis que je me refais des forces, l'Herboriste me transmet son savoir, m'enseigne le nom de chaque herbe, racine, feuillage... leur usage, la façon d'en faire de la poudre, des potions, des mixtures pour les plaies, de l'humus, des onguents. Il me laisse même préparer des décoctions.

Étudier toute cette nature qui me ravit tant, de quoi attendre l'Autre infiniment.

*

Depuis que je suis tout à fait remis de ma fièvre, ma biquette et moi avons retrouvé les flancs de la vallée, pleins de contentement. Pendant qu'elle broute tout ce qui lui

tombe sous le museau, lame en main, je cueille nombre d'ingrédients que je rapporte à l'Herboriste pour qu'il m'enseigne tout ce qu'il en sait. Toujours, il me répond patiemment.

Bien que moins craintif au fil de mes visites, il demeure sur ses gardes. Sans doute en raison de l'œil froid que je pose toujours sur lui. C'est un homme. Je n'en veux qu'à son savoir.

*

Je me rends moins souvent chez l'Herboriste, maintenant. Je préfère besogner seul. Entre deux coups d'œil au loin, j'examine la tige d'une fleur que je viens de d'arracher au sol. Je la hume jusqu'à ce que son odeur s'enracine en moi, la mâche longuement pour m'imprégner de sa sève, goûte à la terre qui la nourrit, cherche à comprendre pourquoi ma biquette boude cette fleur alors qu'elle en broute d'autres. Je fabrique un feu, le couvre d'une marmite pour y infuser sa racine. J'avale la potion et attends ses effets. Si effets il y a.

Je fais de même pour tous les ingrédients, herbes, bes-toies... Goûte l'eau de la rivière en aval et en amont pour en distinguer toutes les saveurs, avant et après un bain de lumière. J'avale tout, prise tout, même si parfois, j'en tombe malade. Je veux comprendre l'utilité des ingrédients, comprendre le pourquoi de leur existence. Surtout, je veux tout savoir, car je veux avoir tout à offrir à l'Autre.

*

Assis sur une roche au sommet du coteau, je surveille la vallée, espère l'Autre. Dans mon dos, ma biquette broute au bout du cordon.

Une grosse chenille grimpe sur mon bras. Je l'observe onduler sur ma peau. Salive déjà à l'idée de la manger. Elle ignore ce qui l'attend. Je lui laisse encore un peu de temps, un peu de vie. Et la pose sur ma langue.

Du bruit. Ça vient de la forêt. L'Autre ?

Non, l'Herboriste. Il revient d'une cueillette d'ingrédients, sa besace bourrée à l'épaule. Déçu, je le regarde s'éloigner.

Je n'en peux plus. Trop envie de la forêt.

Pour une première virée, je vais m'en tenir aux abords pour garder en vue la vallée. Des fois que l'Autre en profiterait pour s'amener par la rivière, où l'autre coteau. De toute façon, le jour achève. Bientôt, on n'y verra plus.

Évidemment, ma biquette rechigne à se laisser entraîner dans le bois. Je tire, pousse, réus si à la rendre derrière une rangée d'arbres. Bien. Je tire encore sur le cordon mais ma sott e refuse d'aller plus loin. Me tiraille encore avec elle en essayant d'éviter ses coups de cornes et de sabots, bataille ferme pour la faire avancer. J'ai enfin atteint une talle de fougères. J'en arrache quelques plants pendant que ma biquette mâche des feuilles. J'en profite aussi pour ramasser une poignée de champignons accrochés à un tronc d'arbre. Je l'entraîne un peu plus loin. Au passage, j'attrape un morceau de cette écorce lisse et blanche. J'aimerais bien aller chercher un peu de terre noire là-bas, mais je suis trop fatigué de me battre avec ma sott e. De toute façon, on y voit presque plus.

Content de mon butin, je rentre à ma cache avant qu'il ne fasse nuit noire.

*

Dehors, la vallée s'éclaire doucement.

Je dépose ma récolte de la veille devant ma cache. Fais quelques pas, m'étire, pisse, promène mon œil sur la rivière, les coteaux, vise la forêt là-haut en quête de l'Autre. Toujours rien.

J'ai tant à lui dire.

Je me retourne et tombe sur ma sott e en train de mâcher les derniers champignons. Vite, ramasser ce qui reste de mes ingrédients avant qu'elle ne les avale.

Comme je m'approche, elle se met à chevroter en se balançant drôlement. Je pose ma main sur son dos. Elle se fige net, toutes pattes écartées, les yeux rivés sur mes pieds. Sans doute un effet des champignons.

Pour la rassurer, je lui tapote les flancs mais elle bondit et se met à caracoler dans tous les sens. Ce qui amuse les quelques matinaux qui traversent la place. Elle tire si fort sur le cordon qu'il menace de casser. Pour éviter le pire, je la suis. Elle traverse la place, atteint le coteau et s'aligne sur le rocher interdit. Enfin !

Content, je cours à toute jambe pour éviter de freiner sa course et de l'en faire dévier. Surtout, je loue ces fameux champignons. J'en remplirai toute une besace à ma prochaine virée en forêt.

On y est presque.

Ça y est, elle s'élançe, fonce tête première sur le rocher. Le crâne fracassé, elle tombe raide morte sur le sol.

*